



Agota Kristof



Agota Kristof, née le 30 octobre 1935 à Csikvánd (Hongrie) et morte le 27 juillet 2011 (à 75 ans) à Neuchâtel, est une écrivaine suisse, poète, romancière et dramaturge. Elle écrit la plus grande partie de son œuvre en français (sa langue d'adoption, qu'elle appelle « ennemie »).

Biographie

Fille d'un instituteur et d'une enseignante en arts ménagers, elle étudie à Kőszeg, où elle obtient un bac scientifique. À l'âge de 21 ans, Agota Kristof quitte son pays, la Hongrie, alors que la révolution des Conseils ouvriers de 1956 est écrasée par l'armée soviétique. Agota, son mari et leur fille âgée de 4 mois, s'enfuient vers Neuchâtel en Suisse où elle travaille dans une usine d'horlogerie à Fontainemelon, tout en écrivant des poèmes le soir. Son œuvre est marquée par cette migration forcée. Elle devient écrivain dans sa langue d'adoption, le français.

Dramaturge à ses débuts, elle va connaître un grand succès avec sa trilogie racontant l'histoire de jumeaux, traduite dans de nombreuses langues. Elle a reçu le Prix littéraire européen d'ADELF pour le premier tome, *Le Grand Cahier*, en 1987, et le Prix du Livre Inter, pour le troisième, *Le Troisième Mensonge*, en 1992. En 2008, elle reçoit le prix autrichien pour la littérature européenne pour l'ensemble de son œuvre.

Mère de trois enfants et divorcée deux fois, Agota Kristof a obtenu le Prix Schiller en 2005. Le fonds d'archives d'Agota Kristof se trouve aux Archives littéraires suisses à Berne.

Récompenses

- 2005, Prix Schiller
- 2008, Prix de l'État autrichien pour la littérature européenne
- 2009, Prix de l'institut neuchâtelois
- 2011, Prix Kossuth de l'État hongrois

Publications

Théâtre

- *John et Joe* (1972)
- *La Clé de l'ascenseur* (1977)
- *Un rat qui passe* (1972, version définitive 1984)
- *L'Heure grise ou le dernier client*, Seuil, 1975 (version définitive 1984).
- *Le Monstre : et autres pièces*, Seuil, 2007.

Romans et nouvelles

- *Le Grand Cahier*, Seuil, 1986, (ISBN 978-2020239264), Prix littéraire européen d'AELF.
- *La Preuve*, Seuil, 1988, (ISBN 978-2020239271).
- *Le Troisième Mensonge*, Seuil, 1991, (ISBN 978-2020135030), Prix du Livre Inter 1992.
- *Hier*, Seuil, 1995, (ISBN 978-2020301015).
- *L'Analphabète*, Éditions Zoé, 2004, (ISBN 978-2881825125), adapté au théâtre par Sifiane El Asad en 2008 sous le titre *Je lis*.
- *C'est égal*, nouvelles, Seuil, 2005, (ISBN 978-2020859615).
- *Où es-tu Mathias?*, Éditions Zoé, (2006, (ISBN 978-2881825484).

Monographie – étude

- Rennie Yotova, *La Trilogie des jumeaux d'Agota Kristof*, Bienne-Gollion/Paris, ACEL-Infolio éditions, collection Le cippe, 2011



La tombe d'Agota Kristof à Kőszeg

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Agota_Kristof

•

Agota Kristof- notes biographiques

1935 : Naissance d'Agota Kristof à Csikvánd, village hongrois à l'ouest de Budapest. Le pays est alors sous la régence de Miklós Horthy, militaire réactionnaire, antisémite, anticommuniste,

proche des régimes fascistes européens. Le père d'Agota Kristof est l'unique instituteur du village.

1939-1945 : De son village, Agota Kristof vit la guerre « de loin ». La Hongrie est alors alliée de l'Allemagne nazie. Dès l'enfance, Agota Kristof aime raconter des histoires à ses camarades, ainsi que de longs mensonges, notamment à son petit frère Tila. À la fin de la guerre, la famille emménage en ville, à Köszeg.

1949 : À la fin de la guerre, le pays est occupé par les troupes soviétiques. La langue russe domine la langue magyare dans la vie publique. À l'âge de 14 ans, Agota Kristof entre à l'internat. L'ambiance y est militaire. Entre ennui et souffrance, la jeune fille commence à rédiger des poèmes en hongrois ainsi qu'un journal dans lequel elle décrit ses douleurs intimes. Elle lit beaucoup, mais les lectures des écolières sont surveillées de près par la direction de l'internat.

Années 1950 : À cette époque, la Hongrie est plongée dans une pauvreté extrême, et la famille d'Agota Kristof n'est pas épargnée. Son père est en prison, tandis que sa mère tente de subsister par divers travaux. À l'internat, Agota Kristof organise des petits spectacles dont le thème central est l'imitation des professeurs. Elle fait payer les places à ses camarades et utilise les quelques sous gagnés à améliorer un peu son quotidien miséreux.

1956 : De graves troubles politiques touchent la Hongrie. Des conseils ouvriers, socialistes mais anti-staliniens, tentent de renverser le régime en place. Les troupes russes répriment cette insurrection dans le sang.

Le mari d'Agota Kristof est professeur d'histoire et il est très engagé politiquement. Lui, Agota et leur petite fille de quatre mois, décident comme de nombreux opposants au régime de fuir la Hongrie. À pied puis en car, avec un groupe de réfugiés comme eux, ils arrivent à Vienne, en Autriche. De là, ils sont envoyés à Lausanne puis à Zurich, en Suisse. Selon un plan de « distribution » des réfugiés hongrois décidé par les autorités helvétiques, Agota Kristof arrive ainsi, par hasard, à Neuchâtel, en Suisse romande (de langue française). Elle ne quittera alors plus jamais cette petite ville tranquille, au pied des Alpes. Mais elle gardera toujours une profonde blessure de cet exil forcé.

Années 1960-1970 : Ouvrière dans une usine d'horlogerie, Agota Kristof continue de beaucoup lire. Elle acquiert difficilement le français, son activité professionnelle et ses responsabilités familiales l'empêchant de suivre régulièrement les cours qui lui sont proposés. Elle continue donc, dans un premier temps, à écrire des poèmes en hongrois qui sont notamment publiés dans la *Gazette littéraire hongroise*.

Le temps passant, Agota Kristof améliore son niveau de français et, après s'être sans succès essayée à la poésie en français (genre qu'elle réserve finalement à sa langue maternelle), elle

commence à écrire du théâtre dans cette « seconde langue ». Ses pièces sont jouées dans les cafés de Neuchâtel et à la Radio Suisse Romande.

1986 : Les éditions du Seuil publient son premier roman, largement autobiographique, *Le Grand cahier*. Le livre rencontre très vite un énorme succès en Suisse et en France et obtient le Prix du Livre européen. Il sera par la suite traduit dans plus d'une trentaine de langues.

1988 : Les éditions du Seuil, qu'un contrat lie à Agota Kristof, publient *La Preuve*, son second roman.

1991 : Publication du roman *Le troisième mensonge*, dernier tome de ce que l'on peut appeler une trilogie, qui obtient le Prix du Livre Inter.

2000 : À Abbeville (Somme), un jeune professeur de collège est arrêté en plein cours et placé en garde à vue pour avoir donné à étudier à ses élèves de 14 ans *Le Grand cahier*, jugé pornographique par les quelques parents d'élèves plaignants. L'affaire fait grand bruit dans la presse nationale. Le jeune professeur sera finalement relaxé et obtiendra sa mutation.

2001 : Laurent Hatat met en scène *Le Grand cahier*.

Souffrante, Agota Kristof a cessé d'écrire. Mais l'oeuvre qu'elle laisse derrière elle la place sans nul doute parmi les plus grands écrivains de langue française du XXe siècle.

2011 : Elle décède à Neuchâtel le 27 juillet, à l'âge de 75 ans.

Texte : Baptiste Chrétien, interview : Dennis Pereira-Egan, texte Faq : Baptiste Chrétien

Source : <http://www.bm-limoges.fr/espace-auteur/kristof/auteur-liens.html>

Vous trouverez en plus sur ce site des extraits sonores de son oeuvre et d'autres documents sonores, des études et une bibliographie.

<http://www.reverctoverso.com/spip.php?article19>

Rencontre avec Agota Kristof, par Erica Durante. La page contient des extraits sonores de l'entretien et des numérisations de manuscrits de l'auteur.

<http://www.culturactif.ch/ecrivains/kristof.htm>

Cette page contient des critiques de l'oeuvre d'Agota Kristof parues dans la presse et un court entretien avec l'auteur.

<http://www.culturactif.ch/viceversa/kristof.htm>

Article de Marie-Thérèse Lathion et entretien avec l'auteur par Erica Durante.

<http://www.theatre-du-soleil.fr/invites/Kristof.pdf>

Dossier de l'adaptation théâtrale de la trilogie d'Agota Kristof, par Paula Giusti, de la troupe Toda Via Teatro. Contient une approche de l'oeuvre et des extraits.

Référence : <http://www.bm-limoges.fr/espace-auteur/kristof/auteur-biographie.php>

•

Mort d'Agota Kristof, romancière apatride

par Tiphaine De Rocquigny publié le 28/07/2011

L'écrivaine hongroise s'est éteinte chez elle en Suisse, de longues années après avoir quitté son pays et s'être réfugiée dans l'écriture. Portrait.



Elle ne voulait plus lire, encore moins écrire. Agota Kristof avait fait le deuil de cet « acte suicidaire » qu'est l'écriture. La romancière hongroise, controversée, s'est éteinte mercredi, en Suisse, à l'âge de 75 ans. Elle qui reniait son roman autobiographique *L'Analphabète*, paru en 2005, s'est rendue célèbre avec la "trilogie des jumeaux", écrite d'une seule traite il y a vingt ans. Lorsque *Le Grand Cahier* est publié, en 1987, le bloc de l'Est est au bord de l'implosion. Agota Kristof est donc d'abord perçue comme une écrivain hongroise, ce pays au coeur de la rivalité est-ouest. C'est pourtant la langue française qu'elle choisit pour raconter ce monde d'hier.

La vérité brouillée d'Agota Kristof

Agota Kristof fait partie de ces écrivains qui prennent un malin plaisir à égarer le lecteur. Dès le premier roman, les pistes sont brouillées. La trilogie représente le laborieux chemin vers une vérité qui peine à se dévoiler : *Le Grand Cahier* énonce les faits, *La Preuve* en cherche la

confirmation, *Le Troisième Mensonge* avoue leur fausseté. Parce que la guerre, la souffrance, l'exil ont rendu la réalité trop cruelle à entendre. Menacée par la répression russe en Hongrie, Agota Kristof l'a quittée à 21 ans, avec son mari et son bébé de quatre mois. C'était en 1956, elle n'a plus jamais habité dans son pays.

L'indicible est égrené dans le roman, à coups d'allusions et de phrases ambiguës. Les lieux (ville de K., ville de S.), les personnages (Claus, Lucas), les époques (enfance, âge adulte) se confondent dans un chaos qui achève de décourager le lecteur. Il attend une rémission qui n'arrive jamais. Et la mélodie finit par sonner faux. Dès le deuxième tome, l'harmonie est rompue, la rupture avec le narrateur, consommée.

« L'écriture me détruira »

Chez Agota Kristof, l'écriture est ce qui reste quand tout s'est envolé. La littérature représente l'espoir de réinventer le réel, de raconter les choses comme elles auraient dû se passer. S'il n'y avait pas eu la guerre, si les Russes n'avaient pas occupé la Hongrie, si elle n'avait pas quitté son pays. Mais le défi de la langue est là, immense, insurmontable, cette « langue ennemie », le français, qui fait d'elle un écrivain apatride, éternellement déchirée entre sa terre d'origine et son pays d'adoption.

L'écriture la sauve et la ronge en même temps. Elle fait dire à Sandor Tobias dans *Hier*: « Je pense que l'écriture me détruira. » Si le mensonge l'a longtemps protégé, il finit toujours par resurgir de l'oubli. Dans *Le Troisième Mensonge*, on comprend que les jumeaux n'ont jamais vécu leur enfance ensemble, que ce « nous » désignait en fait... un « je ». Les mots de Lucas détruisent le fondement du récit du *Grand Cahier*: « Tout cela n'est qu'un mensonge. Je sais très bien que dans cette ville, chez Grand-Mère, j'étais déjà seul, que même à cette époque, j'imaginai seulement que nous étions deux, mon frère et moi, pour supporter l'insupportable solitude. »

Source : http://www.lexpress.fr/culture/livre/mort-d-agota-kristof-romanciere-apatride_1016028.html

•

L'ANALPHABÈTE RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

L'auteure

Agota Kristof (1935), romancière et dramaturge, se fait connaître en 1987 par la publication d'une oeuvre qui obtient un succès immédiat et sera traduite en 33 langues, *Le Grand Cahier*. Par la suite elle continue à écrire des livres, rares, peu bavards et d'un inquiétant humour noir, qui mettent en scène des personnages insolites, souvent des déracinés s'interrogeant sur leur identité, leur enfance. Elle naît à Csikvand, dans un petit village de Hongrie (pays qui, à partir de 1945, fait partie du bloc de l'Est « communiste » sous influence soviétique) où son père est instituteur et sa mère directrice d'école ménagère. Quand elle a neuf ans, ses parents s'installent dans la ville de Köszeg où se dérouleront plus tard tous ses romans. Elle y poursuit ses études et obtient un bac scientifique – « j'aimais beaucoup les maths ». Elle épouse son professeur d'histoire et comme ses parents ont peu d'argent et que l'Université est très loin, à Budapest, elle travaille en usine. En 1956, elle se voit contrainte, avec son enfant de quatre mois et son mari, impliqué dans l'insurrection de Budapest contre la main mise soviétique, de fuir et s'exiler en Suisse romande, où elle vit encore aujourd'hui. Elle regrettera de s'être mariée à 18 ans et d'avoir été obligée de quitter la Hongrie : jamais son succès ne cicatrisera cette blessure. À son arrivée à Neufchâtel, Kristof travaille durement, dans une usine de montres, tombe malade, mais arrive parfois à prendre quelques notes pour écrire plus tard, le soir, chez elle. Elle garde de cette période sombre des souvenirs « pires que la guerre », dit-elle. Le passage au français est difficile, surtout en usine, car on ne parle pas au travail; elle apprend un peu la langue avec sa fille et c'est cinq ans plus tard que la Ville de Neuchâtel lui octroie une bourse pour apprendre le français. Elle commence alors à traduire ses poèmes écrits en hongrois à l'âge de treize ans et à écrire en français. Un ami l'aide à corriger ses erreurs de langue. Ses pièces sont jouées dans la région et passent aussi à la Radio romande. Peu à peu, Agota Kristof s'empare du français. Elle découvre surtout son style : des dialogues à la fulgurante simplicité. Puis, dans le désir de raconter son enfance pendant la guerre, dont elle parlait souvent à ses enfants, elle se lance dans l'écriture de son premier roman, *Le Grand Cahier*, couronné aussitôt du Prix européen de l'A.D.E. L.F (Association des Écrivains de Langue Française, qui rassemble plus de 1500 écrivains des cinq continents). Cet ouvrage constitue la première partie d'une trilogie qui décrit l'histoire de deux frères, trilogie à facettes multiples qui se poursuit en 1990 avec *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge* (Prix Livre Inter en 1992). S'y mêlent, sans qu'on puisse toujours les distinguer, fiction, réalité et mensonge. L'auteur y parle d'éducation (chapitres sur la rédaction, la lecture), de regard sur le monde, de point de vue, chaque enfant racontant son histoire à sa manière, à partir de ce qu'il a vécu et intériorisé. Mais elle évite toute description et tout sentiment pour s'en tenir aux faits (bannir toute émotion, car trop forte, elle serait à la limite du supportable). Parmi leurs multiples épreuves d'endurcissement, les jumeaux, dans *Le Grand Cahier*, font aussi un exercice de composition, qui

consiste à supprimer tout sentiment de leurs écrits, et donc à dire non pas « nous aimons les noix », mais « nous mangeons beaucoup de noix », non pas « Grand-Mère ressemble à une sorcière », mais « les gens appellent Grand-Mère la Sorcière ». Cet apprentissage mime la démarche d'écriture de l'auteur, quand elle rédige cette oeuvre. En 1995, avec son court et sombre roman, *Hier*, Agota Kristof désire parler aussi de son arrivée en Suisse, de la vie des réfugiés, de ses compatriotes, de la souffrance des Hongrois en exil, des suicides, du travail à l'usine : tout ce qu'elle a alors vécu. Son héros Tobias est exilé comme elle et survit comme il le peut dans son pays d'accueil : malaise face à la société, à l'exil, à la vie, qui n'a plus de sens. Les mêmes thèmes reviennent inlassablement : la séparation, la duplicité, l'écriture comme exutoire, dans un décor rétréci. De l'Europe déchirée, à la Petite ville, puis à la famille dans ses trois premiers romans, on passe avec *Hier* à l'individu. *Hier*, qui se terminait par ce terrible aveu de son narrateur : « Je n'écris plus », s'ouvrait sur un petit poème nostalgique placé en exergue : « Hier tout était plus beau / la musique dans les arbres / le vent dans mes cheveux / et dans tes mains tendues / le soleil. » Ces mêmes vers figurent presque mot pour mot dans *Un rat qui passe*, l'une des quatre pièces réunies en 1998 en un volume, *L'Heure grise et autres pièces*. De même, ils viennent clôturer l'un des chapitres de *L'Analphabète*, « Poèmes ». Kristof revient alors à son genre de prédilection, le théâtre : écriture minimale, phrases courtes, syntaxe nue, dialogues réduits à l'essentiel, absence d'adjectifs; même économie de moyens ici que dans ses romans. Puis elle se tait durant presque 10 ans, recluse dans son modeste appartement de Neuchtel, elle tourne le dos au succès. Et prétend même ne plus vouloir écrire; « C'est en devenant rien du tout qu'on peut devenir écrivain » même si « Oui, il ne faut vivre que pour l'écriture. » Cependant, en 2005, paraît *C'est égal*, un recueil de vingt-cinq nouvelles souvent d'une page ou deux, que l'on parcourt comme un chemin jonché de morts, réelles ou symboliques dans les séparations, attentes devant le téléphone ou la boîte aux lettres, de personnes jamais revenues. De petits morceaux défaits un peu tristes, avec partout le même paysage : « des champs morts et boueux », « des maisons vides, des villes et rues désertées ». Agota Kristof n'est ni une académique, ni une « culturelle ». Des références et du milieu artistique, elle se méfie comme Jean Paulhan se méfiait des critiques. Pour cette femme que rien n'est parvenu à empêcher d'écrire, qui écrivait sous les bombes et les bruits de bottes, la littérature n'a rien d'un exercice de style : elle est la vie même. C'est ce qu'elle nous dit dans ce court récit autobiographique, haletant, distancié et cruel : son souvenir de la guerre, lié à l'enfance paraît plus doux que la vie en exil. Ainsi paraît enfin en 2005 *L'Analphabète*.

Le récit

Dans ce petit récit, *L'Analphabète*, sous-titré *Récit autobiographique*, Agota Kristof nous parle essentiellement de l'écriture et de ses efforts pour apprendre et écrire dans une langue qui n'est pas la sienne. Ce qui l'amène à revenir en arrière, aux moments heureux de l'enfance, pour dire

pourquoi et comment elle a dû changer de langue. « Écrire, c'est presque suicidaire »; en l'écoutant dans cette oeuvre brève, on sent une femme déchirée, en quête de cette part d'elle-même que l'Histoire lui a retirée et dont l'écriture exigeante, douloureuse, lui permettrait de retrouver trace : sa séparation avec sa ville de Kőszeg, ses frères, son pays, son départ, dont elle reste inconsolable. Ce récit constitue une ressource pédagogique très riche, que son format d'édition ne laisse pas forcément supposer : le livre (57 pages) est composé de 11 chapitres organisés de manière chronologique, de la petite enfance à l'âge adulte et dont les titres révèlent les principales thématiques, celles du **rapport à la lecture et à l'écriture, aux différentes langues (maternelle, seconde) et à leur maîtrise**, celle également, omniprésente, du **déplacement** et de **l'exil**. On y trouve en effet le **récit d'une solitude**, loin de la patrie, le dur apprentissage d'une langue étrangère, le français, l'histoire d'un exil vers la Suisse; **blesure** toujours ouverte « puisqu'en un jour de novembre 56, j'ai perdu définitivement mon appartenance à un peuple ». Cette **question d'appartenance, à une culture, à une langue, à une patrie**, pose la question même de l'être : **où se trouve l'identité de Kristof?** Dans le français, qu'elle apprend à lire et à écrire, devenue soudain une analphabète, elle qui écrivait des poèmes en hongrois à 13 ans? En Suisse, cette terre d'exil mais aussi d'accueil, où elle a pu écrire son oeuvre? La distance et l'émotion contenue, traduites en phrases courtes et ironiques, d'une rhétorique claire et implacable dans l'argumentation, sont les formes que revêt sa prise de conscience, une réflexivité en regard de son identité qu'apporte l'écriture autobiographique,

Les thèmes

Ce petit livre met en valeur le parcours d'une écrivaine « d'expression française », dont le français n'est pas la langue maternelle; il s'agit d'un récit francophone, littérature dont les programmes soulignent de plus en plus l'importance.

1. Un témoignage sur l'histoire hongroise et d'après-guerre en Europe de l'Est Tandis que Agota Kristof nous relate son enfance (« Débuts », « De la parole à l'écriture », « Poèmes »), puis son adolescence (« Clowneries », « Langues maternelles et langues ennemies », « La mort de Staline ») en Hongrie, se dessinent l'ambiance, le paysage de sa ville natale, du pays tout entier, des évènements politiques de l'époque. Si la narratrice témoigne, c'est pour expliquer sa situation actuelle. Mais elle nous plonge dans ce **chaos de frontières** qui bougent, de peuples déplacés, d'oukases auxquels se soumettre, de dictateurs à respecter, de liberté supprimée. Le chapitre « La mort de Staline », est une **réflexion sur le système totalitaire de l'URSS** qui écrase ou étouffe la culture et la pensée des pays « satellites ». Kristof en profite pour faire référence à Thomas Bernhard, un écrivain qui s'est révolté et a su critiquer son propre pays. Cette thématique révèle surtout combien la création artistique est jugulée dans un tel système. Le témoignage s'appuie sur la mémoire d'un passé rendu très vivant par une énonciation truffée de dialogues au présent,

dialogues qui font émerger les lieux et les changements de toute une période d'existence.

2. Un roman d'apprentissage et un apprentissage de l'écriture Au fil des chapitres, l'auteur raconte ses **souffrances** (déplacements, perte de la famille, abandon du pays, fuite à l'étranger) et, comme dans *Le Grand Cahier*, les surmonte et se fortifie (au pensionnat, la pauvreté, la faim) après avoir couru tous les dangers de l'exilé (passage de frontière incertain dans « La mémoire »). Au bout du parcours, la dernière phrase du chapitre ultime écrit le mot « défi ». Loin de se clore sur un échec, c'est à la fin du livre que l'on sait qu'Agota Kristof va pouvoir devenir écrivain et se mettre vraiment à écrire dans cette langue qu'est le français. Cet apprentissage n'est donc pas uniquement celui de la vie; il est aussi, au sens propre, celui de l'écriture. Agota Kristof nous raconte ainsi son **goût pour la parole et l'art d'écrire**. Apparaît ici un écrivain qui détaille son penchant pour des langues secrètes inventées, son attrait pour la composition de poésies ou de sketches. Nous assistons aussi à ses débuts de dramaturge. Le récit, enfin, évoque la question des langues et, surtout, de l'autre langue, celle qu'il s'agit d'apprendre.

3. Autobiographie, identité et littérature Le récit est écrit à la première personne du singulier, parfois du pluriel, souvent au présent de narration. La **notion d'identité** apparaît ici dans une complexité inhabituelle, que l'on analyse peu, à laquelle on est constamment confronté sans y prêter attention. Il s'agira de voir **comment un « moi » se construit en fonction du temps et des espaces qu'il franchit**, mais aussi dans son **rapport à l'altérité**. Les réprochés et exilés de tout bord, étrangers ou pas au pays (thématique exploitable en 4e : le voyage et l'argumentation) occupent, dans ce récit, une place de choix et feront l'objet d'une étude. Cette réflexion, ce **retour sur soi**, cette **récupération du passé**, trouvent leur lieu dans l'autobiographie, dans le travail littéraire épicer de ses mouvements intérieurs et de ses cheminements linguistiques. Tous les chapitres font référence à l'écriture et la majorité d'entre eux évoquent des auteurs et des œuvres littéraires.

Source : <http://crdp.ac-paris.fr/parcours/index.php/category/kristof>

Agota Kristof couronnée pour l'ensemble de son œuvre

Agota Kristof est la lauréate du Prix autrichien pour la Littérature européenne 2008. L'écrivaine neuchâteloise d'origine hongroise, âgée de 73 ans, a été distinguée pour l'ensemble de son œuvre.

Ce prix récompense « *un des très grands écrivains contemporains* », selon les termes de la ministre autrichienne de la culture, Claudia Schmied. Le Prix autrichien a précédemment été décerné à des auteurs renommés, tels Vaclav Havel, Eugène Ionesco, Simone de Beauvoir, Friedrich Dürrenmatt,

Christa Wolf, Umberto Eco ou Julian Barnes.



Source : *Romandie News*

•

Agota Kristof : biographie

« Un livre ne peut être aussi triste qu'une vie ».

Agota Kristof naît le 30 octobre 1935, dans un petit village hongrois. Son père est instituteur. Elle a un frère, Jano, avec lequel elle a un écart de un an. Elle dit de lui : « J'ai toujours aimé mon frère aîné. Je trouvais que c'était l'homme idéal. Jusqu'à mon premier mariage, et encore quelque temps après, j'étais amoureuse de lui ». Kristof aime raconter des histoires à ses amis, ainsi qu'à son petit frère Tila. Elle manifeste très tôt un goût prononcé pour l'élaboration de longs mensonges.

À partir de 1939, c'est la Deuxième Guerre mondiale. La Hongrie fait partie de l'Axe. Après la défaite des nazis, le pays est occupé par les Soviétiques.

À l'âge de 14 ans, Agota Kristof entre dans un internat. Il y règne une ambiance militaire. Elle souffre d'être séparée de son frère Jano. Elle commence à rédiger des poèmes en hongrois (Klaus : Poésie), ainsi qu'un journal dans lequel elle décrit ses douleurs intimes. Elle lit beaucoup. Les lectures des écolières sont cependant surveillées de près par la direction de l'internat.

À cette même époque, le pays est plongé dans une pauvreté extrême. Agota doit parfois voler des fruits et des pommes de terre dans les champs pour survivre. Son père est en prison, tandis

que sa mère tente de subsister par divers travaux. À l'internat, Agota organise des petits spectacles dont le thème central est l'imitation des professeurs.

En 1956, Agota Kristof est devenue adulte. C'est durant cette année que tout change définitivement et qu'elle doit quitter son pays d'origine. Après de nombreuses insurrections ouvrières, motivés par la haine du stalinisme, les insurgés sont écrasés par l'armée soviétique qui fait environ 3000 morts et 13 000 blessés. Agota Kristof doit s'enfuir du pays avec sa fille de 4 ans et son mari, qui était impliqué politiquement dans la lutte contre l'occupation soviétique.

Exilée en Suisse, Kristof rompt avec son mari et élève sa fille seule. Elle est ouvrière dans une usine d'horlogerie. Elle doit concilier famille, travail et apprentissage du français. Elle écrit durant la nuit. Elle réserve l'écriture de la poésie à sa langue maternelle, et elle commence à écrire des petites saynètes de théâtre en français.

En 1986, elle publie *Le Grand Cahier*, aux éditions du Seuil. Le livre obtient un grand succès et est traduit dans plusieurs langues (dont le hongrois).

Agota Kristof parle de l'écriture en ces termes : « C'est la chose la plus importante d'une vie » [...] « Tout être humain doit avoir écrit un livre ».

Source : <https://poesieblgal2.wordpress.com/biographie-de-lauteur/>

•

Le Grand Cahier

Le Grand Cahier est un roman d'Agota Kristof publié en 1986. Il constitue le premier tome de la « Trilogie des jumeaux », le deuxième tome étant *La Preuve* et la trilogie se terminant avec *Le Troisième Mensonge*.

Résumé

Dans la Grande Ville, la guerre fait rage. Pour l'éviter, une femme dépose ses deux jumeaux chez leur grand-mère à la campagne. Celle-ci, vieille femme méchante, sale et avare, les admet tout juste chez elle. Les deux enfants, livrés à eux-mêmes, apprendront à surmonter le froid, la faim et les cruautés quotidiennes dans un pays dévasté.

Le « Grand Cahier » est celui dans lequel les deux enfants s'astreignent à rédiger avec la plus grande objectivité possible leurs découvertes et leurs apprentissages.

Par exemple, « Il est interdit d'écrire : "la Petite Ville est belle", car la Petite Ville peut être belle pour nous et laide pour quelqu'un d'autre ».

Les deux enfants, monstrueux et fascinants, rejettent ainsi toute morale voire toute valeur et, bien malgré eux, se construisent les leurs.

Ce récit froid et factuel projette de plein fouet le lecteur dans la réalité de la guerre.

***Le Grand Cahier* et « l'affaire d'Abbeville »**

Le Grand Cahier d'Agota Kristof est également connu pour la polémique qu'il a engendrée, à la suite de ce que la presse a appelé « l'affaire d'Abbeville ». Le 23 novembre 2000, des policiers ont interrompu la classe d'un enseignant de 3^{ème} à Abbeville pour l'emmener au commissariat, à la suite de la plainte de certains parents d'élèves, qui avaient déclaré que le professeur recommandait à leurs enfants des lectures pornographiques, alors qu'il s'agissait du *Grand Cahier*.

L'œuvre était pourtant au programme de nombreux lycées, et considérée comme un classique de la littérature contemporaine. L'affaire fut vite close, notamment grâce au soutien à l'enseignant de la part de nombreux intellectuels et professeurs. De son côté, le ministre de l'Éducation Nationale, Jack Lang, avait envoyé une lettre de soutien au principal du collège : « Il s'agit là, écrivait-il, d'une situation anormale que je ne saurais approuver. Ces choix relèvent uniquement de la compétence des équipes que vous avez la responsabilité d'encourager »¹.

Ce roman ouvre donc le débat sur la censure de la « littérature ado », et est très souvent pris en exemple dans ce contexte. Ainsi, dans son essai *Qui a peur de la littérature ado?*, Annie Rolland² consacre tout un chapitre à cette polémique.

Adaptation cinématographique

Le roman est adapté par le réalisateur hongrois János Szász dans son film au titre homonyme sorti en 2013.

Le film est sélectionné pour représenter la Hongrie aux Oscars du cinéma 2014 dans la catégorie meilleur film en langue étrangère et fait partie des neuf films susceptibles d'être nominés. Il concourt sous le titre anglais *The Notebook*.

Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Grand_Cahier

•

Conte cruel d'Agota Kristof

26 septembre 2014 | André Lavoie - *Collaborateur* | Cinéma



Photo : Métropole Films Janos Szasz a mis en images le chef-d'œuvre littéraire qu'est *Le grand cahier*. *The Notebook* (v.f. : *Le grand cahier*)

Réalisation : Janos Szasz. Avec Laszlo Gyemant, Andras Gyemant, Piroska Molnar. Hongrie, Allemagne, Autriche, 2013, 112 min.

La lecture du célèbre roman d'Agota Kristof, *Le grand cahier*, publié en 1986, ne laisse personne indifférent, voire intact : sa violence, ses descriptions elliptiques et cliniques, sa propension à la fatalité, tout cela heurte de plein fouet. En apposant à cela l'enfance ballottée par les remous de la guerre, le récit en est que plus poignant.

Le cinéaste hongrois Janos Szasz s'empare de cette matière dense et macabre pour en faire une transposition respectueuse de l'esprit de ce journal intime aux vérités implacables, celles de jumeaux (formidables Laszlo et Andras Gyemant) extirpés de leur confort douillet pour être « protégés » par une grand-mère (Piroska Molnar, plus vraie que nature) sortie d'un film d'épouvante au décor campagnard. Avec elle à leurs côtés, ils vont apprendre, en accéléré et à un trop jeune âge, la brutalité de l'expérience humaine : humiliations physiques, injustices, faim, soif, condition de proie facile pour des prédateurs sexuels (portant fièrement le costume militaire), aucune souffrance ne semble vouloir les épargner.

En fait, ces observateurs impitoyables de leur monde en déliquescence morale et en décrépitude recherchent activement ces expériences aux limites de l'insoutenable, attendant chaque jour avec moins d'espoir que leur mère vienne les reprendre des griffes de celle que tous appellent la sorcière. Ils auront eux-mêmes plus d'un tour dans leur sac pour punir les pédophiles, les antisémites, ou simplement ceux et celles qui croient agir pour leur bien, laissant poindre une lâcheté que ces enfants terribles ne sauraient pardonner.

Ce *Grand cahier* affiche une esthétique aux contours irréprochables, celle de ces coproductions européennes soignées à défaut d'être opulentes. Car les éclats foudroyants de la guerre sont surtout évoqués, comme ces ombres de bombardiers sur les toits des maisons ou le bruit des explosions comme un triste écho sonore. Janos Szasz se concentre le plus souvent sur sa matière la plus précieuse, ce triumvirat infernal, ces deux garçons rarement éloignés l'un de l'autre et cette vieille mégère qui glace le sang par son seul regard.

Conte cruel et troublant, il trouve dans ce film un noble écrivain, ne versant jamais dans l'horreur gratuite, mais refusant du même souffle d'épargner les âmes trop sensibles. En tourner les pages relève à la fois du bonheur et de la douleur.

Source : <http://www.ledevoir.com/culture/cinema/419508/au-conte-cruel-d-agota-kristof>